



# MES PREMIERS PAS D'ALPINISTE

Grand amateur des zones sauvages et reculées de montagne, le photographe et blogueur Julien Fumard n'en est pas à sa première expérience du genre. Adeptes des sentes de l'Himalaya, son deuxième pays, où il a passé de nombreux mois, les cols à plus de 5 000 m ne l'inquiètent plus outre mesure. Lorsque son ami Paulo Grobel lui propose de s'essayer à l'alpinisme entre la France et la Suisse, l'appel est irrésistible... Récit d'une initiation au piolet à l'arôme d'émerveillement accompagné de son gratin d'adrénaline.

Texte et photos : Julien Fumard

Un soleil estival accable les sommets des Alpes. La blancheur offerte par un printemps généreux s'efface à vue d'œil et laisse place à une mélasse jaunâtre. La neige se tasse mollement et forme de petits paquets qui glissent par à-coups sous mes pieds. Malgré les crampons que j'enfoncé allègrement dans la pente, je perds parfois pied pour n'être retenu qu'un peu plus bas par un amas de neige moins flasque que les autres. Les 40° d'inclinaison qui me séparent du confort d'une marche normale me paraissent être le double, c'est comme si les 20 kg que je me trimballe sur le dos tel un bernard-l'ermite me tiraient en arrière et que le sol m'appelait à lui : « Allez, Julien, reviens vers moi, on est mieux là, en bas, sur le plat. » Sauf que, en bas, si je dois y retourner maintenant, ce sera sans une once de vie ou, avec un peu de chance, à l'image des roches qui nous entourent : en miettes. Au-dessus de moi, le seul lien qui me relie de manière précaire à la vie si je devais dérapé, une satanée corde que l'on m'apprend sans succès à garder tendue, ondule par saccades. Philippe, mon partenaire de cordée, en a vu un peu plus que moi, lui. Il aime la grimpe, et il a l'air de s'éclater, même s'il souffre tout autant de la chaleur et de l'effort. Quant à moi, je me demande ce que je fiche sur cette pente. Quel plaisir peut-on bien trouver à risquer sa vie pour grimper sur ces maudits rochers ? Et pourtant, j'aime la montagne, je l'adore, je la vénère même, mais, franchement... on n'a rien à foutre ici, même les chamois n'y grimpent pas !

Je rumine secrètement mon désarroi. J'en toucherai quelques mots à ces dingues de la grimpe un peu plus tard. Là, ce n'est pas le moment, il faut que je reste concentré. Ma vie et celle de mon compagnon en dépendent. Je me synchronise à ses pas pour garder tendu le petit mètre de corde qui nous relie, même si je doute de son intérêt en dehors du réconfort qu'elle procure. Si Philippe tombe, il n'y a aucune chance que je sois capable de le retenir, vu comme c'est raide. Et, si c'est moi qui pars le premier, le poids cumulé de mon sac et de mon corps l'emportera sans doute lui aussi. Du coup, on crève par paire ou on survit ensemble – à la vie à la mort ! Je me synchronise à son rythme, donc, tout en faisant attention d'éviter ses crampons qui m'effleurent parfois le visage.

Juste au-dessus de nous, une cordée rencontre des difficultés. Une baisse de moral, un manque de confiance en soi, ou même un court instant de déprime

peuvent suffire à tout faire capoter. Dans le couloir de neige molle qui nous met déjà à l'épreuve, nous sommes obligés de tenter un dépassement. Je trouve ça un peu risqué, il y a tout juste la place pour se faufiler, mais, au point où j'en suis... un peu plus, un peu moins, si on doit y passer, on y passera. Seuls comptent désormais le fait que je sois en vie ici, maintenant, et d'assurer le pas suivant. Une fois côte à côte avec eux, Philippe les encourage pendant quelques secondes : « Ne vous inquiétez pas, tout va bien se passer. Enfoncez bien les crampons, respirez et avancez tranquillement, on y est presque. » Quelques secondes plus tard, comme si Αλπινοσ (Alpinos), le dieu de l'alpinisme, avait saupoudré notre trace d'une puissante énergie, la cordée repart, presque pimpante. En alpi, le mental, c'est capital. Notre petit groupe arrive ainsi sans encombre en haut du deuxième des trois cols que nous devons traverser aujourd'hui. Je peux enfin profiter d'une courte pause pour aller me soulager à la manière alpine, inconfortablement accroupi sur mes crampons, le vide comme seul appui.

#### « BORDEL ! MAIS COMMENT EN SUIS-JE ARRIVÉ LÀ ? »

Quelques mois plus tôt, l'ami Paulo Grobel et sa compagne Sonia étaient passés me ramener du matériel oublié l'automne dernier au Népal. Tout souriants et joyeux comme à leur habitude, c'était l'occasion rêvée de se faire une bonne bouffe en causant montagne. Nous partageons nos souvenirs himalayens entre deux verres d'un gaillac bien charpenté, quand j'émet l'idée d'aller un jour randonner autour du mont Blanc et parle d'une vague volonté de m'essayer à l'alpinisme. « Le Tour du Mont-Blanc, c'est chouette, mais, attention, c'est très touristique », rétorque-t-il. « Par contre, j'organise un tour par les glaciers là-bas l'été prochain. Là-haut, y'a plus grand monde. Si ça te branche, je t'emmène ! – Ça m'a l'air génial, ton truc, mais, les glaciers, tout ça, j'ai encore jamais fait ça, moi, réponds-je – T'inquiètes, c'est facile, tu verras. Y'aura de la marche sur glacier, c'est comme de la rando, mais avec des crampons et une corde, et un tout petit peu de grimpe facile. Ça ne te posera aucun problème. » Comme un con, je l'ai cru. Pourtant ça avait bien commencé, cette

histoire. Après une première nuit étouffante au refuge Albert 1<sup>er</sup>, point de rendez-vous obligatoire – et donc surpeuplé – du coin, je faisais enfin mes premiers pas sur un glacier à la népalaise – c'est-à-dire vite, vite, vite, pause... vite, vite, vite, pause... Mon part-

## QUEL PLAISIR PEUT-ON BIEN TROUVER À RISQUER SA VIE POUR GRIMPER SUR CES MAUDITS ROCHERS ?

naire de cordée n'apprécie guère ce rythme auquel j'ai été plus ou moins formé par la force des choses, ce qui est fort compréhensible. Après la première montée raide, il me cadre : « Ralenti et arrête-toi moins souvent, ton rythme est pénible, c'est pas tenable. » Je passe à l'arrière de la cordée et m'approprie tant bien que mal sa cadence infiniment plus efficace en haute montagne, en tentant de garder tendue la corde qui nous lie.

Nous arrivons les premiers au point de rendez-vous. Au-dessus de nous, le sommet de la butte nous fait de l'œil, et on se permet un petit plaisir... C'est du moins ainsi que le considèrent les personnes qui aiment grimper sur des rochers, crampons aux pieds. Personnellement, je m'en serais bien passé, mais il faut avouer que la vue en vaut la peine. De là-haut, des îles rocheuses se détachent d'une mer de Glace d'une luminosité éclatante et, sur ce qui apparaît comme le chemin que l'on va emprunter, se distinguent deux files parallèles. Face à une langue de glace, d'insignifiants êtres humains descendent tant bien que mal. L'un d'entre eux semble être en détresse, probablement un débutant... comme moi. L'espace d'un court instant, je me mets à sa place. Que ferais-je, coincé sur ce morceau de glace, obligé de faire confiance au mec qui aura sécurisé l'ancrage en amont et à mon matériel probablement fabriqué en Asie par des personnes sous-payées ? Je stoppe immédiatement cette pensée parasite. Rien ne se déroule jamais comme on l'imagine, et, de toute façon, il est possible qu'on suive un chemin plus facile. Quelques minutes plus tard, j'apprends dans un mélange d'excitation et d'anxiété que c'est bien par là que l'on va passer. Merde.



### MA PREMIÈRE DESCENTE EN RAPPEL

Bon... Cette personne en détresse s'en est sortie, il n'y a pas de raison que je n'y arrive pas. Je ne suis pas plus quiche qu'un autre. Vue de loin, la descente ne me paraissait pas si raide que ça, mais là ! J'aurais aimé passer en premier, histoire de régler ça une bonne fois pour toutes, or mon éthique de faiseur d'images m'en empêche : je me dois de photographier mes collègues à leur départ. L'un après l'autre, les problèmes qu'ils rencontrent durant la descente parviennent à mes oreilles, emplissant ma tête d'angoisses dont je me serais bien passé, malgré mes tentatives de les chasser. Quand soudain la voix de Paulo retentit comme une sentence : « Julien, à toi ! » C'est mon tour. Je vais y arriver, tout va bien se passer, et, une fois en bas, je serai fier d'avoir effectué ma toute première descente en rappel sur un bout de glace, là-haut dans les montagnes suisses. J'attache mon harnais, il m'explique comment fonctionne le descendeur comme à chaque personne avant moi, mais j'ai besoin de l'entendre à nouveau une dernière fois, pour être sûr. Puis, sans réfléchir, je me lance. Excité comme une puce, je descends n'importe comment. J'ai beau l'y forcer, mon cerveau refuse catégoriquement de me laisser me placer perpendiculaire à la pente, ce qui donnerait plus de mordant aux crampons. Pour lui, corde ou pas, seule compte la gravité sur laquelle il cherche à m'aligner. Je continue donc en patinant misérablement

sous les cris de Paulo. J'ai envie de lui dire de la fermer, que je le sais bien mais que je n'y arrive pas, mais je préfère rester concentré. Arrive la dernière portion de la pente, où je vais devoir dire adieu au contact si réconfortant du sol. Le prochain pas sera le dernier, la langue de glace s'arrête là. Elle laisse place au vide sur quelques mètres, puis se termine par une crevasse qui me donne l'impression de me trouver au-dessus d'un fauve attendant bouche ouverte sa pitance. La mienne se dessèche, ajoutant à l'inconfort de la situation, et mes gants s'empêtrent dans le descendeur. Pas de panique. Je respire calmement, débloque la situation, puis me concentre à nouveau et descends pépère. Ça y est, on me tire vers la glace ferme, mes crampons touchent le sol et s'y accrochent. La première grosse épreuve se termine, et je me sens comme un gamin qui vient d'ouvrir son cadeau de Noël. J'aurais presque envie de recommencer. Presque...

L'aventure se poursuit après un sublime rôti de porc aux champignons et une bonne nuit de sommeil – quelle surprise de voir qu'on mange aussi bien dans les refuges de haute montagne ! La glace irradie d'une blancheur spectrale le ciel nocturne qui s'éclaircit comme s'il tentait de l'imiter. Mes crampons mordillent le sol avec la verve d'un chiot voulant jouer

avec son maître. J'aime par-dessus tout ces premiers pas déroulés à l'aube sur la neige encore dure et craquante qui recouvre les glaciers malthusiens. Installés là depuis plusieurs éternités, l'homme commence tout juste à faire leur connaissance, et ce n'est que lors d'infimes portions de son court passage sur terre qu'il a la chance de pouvoir les côtoyer de près – l'éternel s'allie à l'éphémère le temps d'un instant. Mais la beauté a un revers terrifiant, et l'humilité du montagnard me gagne lorsque je prends conscience qu'à tout moment les abysses turquoise du glacier pourraient m'engouffrer sur un simple coup de malchance. Clac ! Devant moi, la corde ondule entre les petites bosses de neige. Hypnotisé par son mouvement lent et répétitif, n'ayant plus rien à se mettre sous la dent, ma raison lâche prise. Elle laisse place à ma part créative, jusqu'alors frappée par la torpeur d'un quotidien mortifère de citadin. Le nuage qui m'embrumait l'esprit se dissipe enfin. Ce n'est qu'en marchant que je me rends compte que cette créativité qui m'animait est toujours là, qu'elle attendait simplement son heure pour reprendre sa place et illuminer ma perception du monde, comme une percée de soleil d'hiver que l'on n'attendait plus vraiment. Ma tête s'emplit d'idées, de projets. Je me vois écrire cet article, travailler sur de nouveaux sujets photo, en adapter d'anciens... J'ai beau essayer de me concentrer, il m'est impossible d'être, simplement, dans l'instant présent. Mon esprit est déchaîné, hors de contrôle. J'abandonne. Après avoir été prostré aussi longtemps, il a besoin de se défonner, comme un gamin que l'on aurait enfermé plusieurs jours durant dans sa chambre. Entourés par une brume fine mais persistante, nous pénétrons dans l'interstice d'une rimaye, point de rupture entre la glace et le

**J'AURAI PRESQUE ENVIE  
DE RECOMMENCER.  
PRESQUE...**

roc. Ici, microscopique insecte que je suis face à la montagne, j'ai l'impression d'entrer dans l'intimité du glacier, comme si celui-ci commençait tout juste à me dévoiler ses charmes, des secrets que je n'aurais même pas imaginés dans mes rêves les plus givrés. Je me sens si insignifiant dans ce couloir, enserré entre le chaos des bris de roc et la

courbure subtile, presque féminine de la frontière de glace... Mes poils se hérissent, le temps se dilate, et je me laisse absorber par ce moment comme si je prenais conscience qu'un morceau de vie capital était en train de

## **L'ACCÈS AUX DÉLICES OCCULTES DE LA MONTAGNE SE MÉRITE ET C'EST PEUT-ÊTRE LÀ QUE RÉSIDE SA BEAUTÉ.**

se dérouler avant de s'ancrer à jamais dans ma mémoire. Je ne me doute encore pas de ce qui arrivera par la suite. L'accès aux délices occultes de la montagne se mérite, et c'est peut-être là que réside sa beauté. Serait-elle aussi désirée, aimée et vénérée, cette montagne qui fait rêver – et mourir – tant de femmes et d'hommes, si elle s'offrait sans le moindre sacrifice ?

La brume laisse place à un soleil de plomb. Malgré l'altitude, je fonds, à l'image de la neige dans laquelle mes pas s'écrasent, mais je suis si concentré sur chacun d'eux que je

ne le remarque qu'en m'arrêtant. Désormais, l'attention doit être portée à son paroxysme. Sur les rocs comme sur la neige, la mort rôde – c'est du moins ce que mon manque d'expérience me fait ressentir. Je prends le conseil de Paulo à la lettre : « Il ne faut jamais dire que c'est facile. » La facilité entraîne la négligence. La négligence, la chute. Je comprends pourquoi il m'avait demandé la veille du départ si j'étais inquiet. « Non », avais-je alors répondu. La donne a changé. Le demi-tour exclu, maintenant, je le suis, inquiet. Alors, autant profiter de cet afflux d'hormones que mon cerveau s'efforce de générer pour avancer, en faisant attention à ne pas laisser la panique prendre le dessus. La frontière entre prudence, peur et panique est parfois subtile.

Nous quittons les glaciers pour rejoindre les cols enneigés. La corde censée nous assurer n'est à présent plus qu'une assurance psychologique, alors que nous faisons régulièrement face au vide, ce même vide qui m'aspire, enfant, dans mes cauchemars. Il n'a heureusement pas ce pouvoir dans cette réalité-ci – à part peut-être pour ceux victimes de vertige. Il n'en reste pas moins impressionnant. J'imagine mon pied déraiper et me vois glisser sur les quelques mètres de neige qui me séparent de lui sans réussir à planter le piolet, emportant dans la foulée mon compa-

gnon de cordée dans une ultime descente, nous fracassant comme des poupées désarticulées contre les rochers, plusieurs centaines de mètres plus bas. J'inspire un bon coup. Mon imagination se venge de la routine que je lui fais subir au quotidien, et il est temps d'appliquer les conseils des maîtres zen dont les écrits m'ont inspiré ces derniers temps : sois dans l'instant présent ; laisse couler les pensées sans t'y attacher ; profite de chaque instant comme si c'était ton dernier... Ça ne m'a jamais paru aussi concret qu'ici et maintenant. J'essaie de voir tout cela comme une initiation, à l'alpinisme certes, mais aussi, en quelque sorte, comme un rite initiatique. Depuis que j'ai commencé à voyager, je vis chaque épreuve comme un pas supplémentaire sur l'échelle de la vie ; celle-ci en est un grand.

### **POUR UN ALPINISME SOFT**

Le bouquet final de cette aventure se déroule alors que nous rejoignons la France par une marche tranquille sur le glacier. Nous sommes fatigués. Le temps est au gris fixe, la brume est dense, je vois tout juste la silhouette de mes compagnons de cordée. Les sons sont étouffés, l'horizon se dilue, le ciel et la terre n'ont plus d'existence propre. Sans repères, la tête me tourne. Je me laisse emporter par une douce ivresse des sens dans cet instant hors de l'espace et du temps. Marchons-nous des kilomètres en quelques secondes, ou seulement quelques mètres en plusieurs heures ? Seules les occasionnelles crevasses à traverser me ramènent du rêve à la réalité. De l'alpinisme soft, comme je l'aime, c'est-à-dire de l'alpinisme qui aspire à la poésie. Je me sens plus Snyder que Messner, c'est dans l'onirisme plus que dans la performance que mon cœur et ma tête se plaisent à naviguer. Jusqu'à présent, je le pressentais, maintenant, j'en suis convaincu.

Pendant ces quelques jours d'initiation à l'alpinisme, j'en ai chié – il n'y a pas d'autre mot. Je me suis demandé ce que je fichais là à plusieurs reprises et me suis juré sur le moment de ne plus jamais recommencer ces conneries. Mais l'expérience me dit qu'avec le temps les ressentis se tassent et se mêlent à la raison. Ainsi, peut-être retournerai-je un jour faire des acrobaties là-haut sur les montagnes avec une corde, un piolet et des crampons, qui sait ? En tout cas, c'est bel et bien sans regret que je reviens vivant et grandi de cette expérience, peut-être même plus vivant qu'avant.

